

À la recherche de la source



Je suis très heureux d'avoir mis ce document à la portée de tout le monde. Je remercie, ceux qui m'ont permis de réaliser ce projet. Je pense en premier à feu M. Ulderic Mckenzie, avec qui j'ai passé des heures l'écouter sur la notion de respect sur la nature et dans tout ce qui était vivant. Je remercie mes enfants pour m'avoir donné l'opportunité de partager avec eux, ce que je n'ai pas eu, l'amour, relation d'un père avec ses enfants. Je remercie ceux que je fréquente pour leur soutien et leur appui.

À tous ces personnes, Merci, Merci, Merci !

Table des matières

<u>Préface</u>	<u>2</u>
<u>Introduction</u>	<u>3</u>
<u>La perte d'un être cher</u>	<u>4</u>
<u>Le départ, le déracinement</u>	<u>5</u>
<u>Rencontre avec les religieux</u>	<u>8</u>
<u>Retour à la maison</u>	<u>13</u>
<u>Les loisirs et les lignes de conduite</u>	<u>14</u>
<u>Périodes d' adolescences</u>	<u>16</u>
<u>Constat et début du rétablissement</u>	<u>18</u>
<u>Mariage traditionnel</u>	<u>21</u>
<u>Expérience de vie traditionnelle</u>	<u>27</u>
<u>Une découverte</u>	<u>29</u>
<u>Période d'agitation</u>	<u>37</u>
<u>Service Parajudiciaire Autochtone du Québec</u>	<u>42</u>
<u>Travail dans les Pénitenciers</u>	<u>48</u>
<u>Deuxième Partie</u>	<u>54</u>
<u>La calumet (Pipe Sacré)</u>	<u>54</u>
<u>Rencontre avec Robert (Lecture de vie antérieur)</u>	<u>57</u>
<u>Rencontre avec Alain (travailleur d'énergie)</u>	<u>57</u>
<u>Rencontre avec Christian</u>	<u>58</u>
<u>Sensibilisation Autochtone</u>	<u>60</u>
<u>Réunion des Aînés</u>	<u>70</u>
<u>Conclusion</u>	<u>74</u>

Préface

L'auteur donne de l'information générale au lecteur sur le parcours d'une personne, qui a été élevé dans une maison résidentielle appelée "Pensionnat Indien." Et aussi faire des prises de conscience aux jeunes, que cela a vraiment existé. Après douze années d'internat, la société ne l'a pas attendu, il a fallu qu'il rattrape la société. Imaginez les difficultés d'adaptations qu'il a eues, ne connaissant pas son histoire. Il a fallu au début qu'il bâtit sa confiance, développe avec ses acquis. Ce fut un long processus d'apprentissage, de développement personnel. Avec le temps, il découvre un sens à sa vie, lorsqu'il est conscient, il est ignorant de ses origines. Donc, il part à la recherche de son identité. Il fait la rencontre d'un aîné au nord du Québec, qui lui montre et lui raconte les récits sur la vie traditionnelle et sur la spiritualité autochtone. Cela lui convient.

La page couverture représente une Roue de Médecine. Dans notre culture et spiritualité, c'est le cycle de la vie, le cycle des saisons, le cycle de la nature. La première plume est attachée à la couleur rouge et associée à l'élément feu. C'est le début où tout a commencé. La journée commence avec le lever du soleil, et nous donne de la chaleur. C'est la période de l'expérimentation, de la nouveauté, de la créativité et de l'apprentissage. La deuxième plume est fixée à la couleur jaune et associée à l'élément eau. C'est le temps de grandir comme la nature, atteindre de la maturité, avec les émotions, se guérir et aider à guérir les autres. Le soleil est au sud, à son zénith. La troisième plume est attachée avec la couleur noir et associée à l'élément terre. La journée se termine avec le coucher du soleil à l'ouest. C'est le temps de réfléchir, de penser à soi, à récolter des fruits, de faire le point, de rentrer à l'intérieur de soi. Et enfin, le nord est associé au blanc et à l'élément air, à la nuit, par l'extension de l'hiver à la vieillesse. La lumière du jour se raccourcit et empêche toute croissance, toute activité à l'extérieure. C'est le temps de se recueillir, de méditer et de se préparer pour la prochaine saison. Il faut être conscient, quand on est dans la noirceur, pour y apporter de la lumière.

I- Introduction

Pour commencer, je me présente mon nom c'est Jules Bacon, et je fais partie de La Nation Innu, du Canada, au Québec sur la Côte-Nord. Je vais vous raconter les faits marquants de ma vie. Je suis né à Pessamit, un village situé entre Forestville et Baie-Comeau. C'était en 1950, très jeune, encore enfant, je devais avoir cinq ans, je me rappelle que j'étais heureux avec mon père et ma mère ainsi que mes frères et sœurs. Ma mère s'appelait Joséphine. Nous étions cinq frères et trois sœurs. Nous vivions dans une vieille maison située au milieu du village, où il y avait une table, et des armoires dans un coin, un poêle à au centre de la maison et un grand lit pour deux personnes près de l'entrée, la porte était située au centre avec des fenêtres à chaque cotés. Mes frères et mes sœurs, nous dormions en haut à l'étage supérieur. Notre subsistance provenait de la chasse et de la pêche, ainsi que de la cueillette des fruits sauvages. Mon frère Wallace ramenait des plies qu'il avait pris dans les marais de la rivière Bersimis à la marais basse. Ma mère montrait à mes sœurs, comment apprêter les poissons, ainsi que le produit de la chasse, dont le perdrix qui était tué avec un fusil, et le lièvre était attrapé avec un collet. Mon grand frère, le plus vieux qui s'appelait Jean-Noël, était bûcheron et travaillait pour un entrepreneur qui vendait du bois à la corde, unité de mesure qui existait dans ce temps-là. Mon père qui s'appelait Noël, était un chasseur, partait pour un long séjour la forêt, afin de ramener un orignal qui suffirait pour un bout de temps à notre subsistance, et parfois allait couper du bois comme bûcheron pour arrondir les fins de mois. C'était une famille unie, nous n'étions pas riches, mais nous étions heureux. Un aîné m'avait dit une fois, que tout ce que avions besoin pour vivre, se trouvait dans la forêt, la subsistance, la fourrure des animaux pour se confectionner des manteaux, des bottes d'hiver, et bien d'autres choses, que tout cela était gratuit, il fallait juste le trouver. Il y avait trois magasins au village, dans lesquelles les chasseurs pouvaient transiger les produits de la chasse tel que les fourrures des animaux tuées, en échange des victuailles et de l'argent. Tout le village vivait de cette manière là. L'électricité n'existait pas dans ce temps-là, donc tout le monde se chauffait avec un poêle à bois, même

durant les périodes froides.

1) La perte d'un être cher

Un jour, ma mère envoie mon père chercher un aîné pour se faire une saignée, c'était, je crois, une manière de se faire soigner. Pendant que mon père était parti chercher l'aîné, j'étais seul à l'intérieur de la maison avec ma mère, mes frères et soeurs surveillaient le retour de mon père et avec l'aîné. Je regardais ma mère qui était sur son lit, et je ne comprenais pas ce qu'elle faisait. Elle a pris une petite hachette bien aiguisée, à ce que je me rappelle puisque je n'avais que cinq ans, puis elle a pris une grosse cuillère à soupe, elle a posé la petite hachette de travers sur son orteil et elle a cogné sur la hachette. Une grosse giclée de sang est sortie de son pied, j'ai vu ma mère se lever debout et se tenir sur les barreaux de son lit, et là, j'ai paniqué. Je suis sorti de la maison en courant avertir mes frères et soeurs en criant. Ils sont accourus auprès de ma mère pour savoir ce qui en était, ma mère essayait de les calmer, et leur disait quoi faire, soit de ramasser les draps du lit maculés de sang. Mon père est arrivé avec l'aîné et ils sont occupés de la plaie de ma mère avec les cendres de bois brûlés, c'était à ce qu'on dit, la manière de guérir une plaie ouverte.

Puis la santé de ma mère s'est dégradée rapidement. Vu que c'était un petit village tout le monde était au courant de son état de santé. Dans les jours suivants, il y avait beaucoup de monde qui venaient rendre visite à ma mère, pour la soutenir et priaient ensemble. Un soir, après que tout le monde soit parti, ma mère nous rassembla, pour ses dernières recommandations, elle donna des tâches particulières à mes frères et soeurs. À ma soeur aînée Philomène, qui avait alors dix-sept ans, et qui était handicapée du bras gauche, avait la lourde tâche, celle de nous élever, et de garder la famille unie. Mes frères Jean-Noël et Wallace, eux avaient la responsabilité d'aider mon père pour la subsistance, ainsi qu'à mon frère Armand. À ma soeur Sibillienne, c'était d'aider sa soeur aînée, à des tâches ménagères. Mon frère Moïse, moi et ma petite soeur Fernande, nous étions trop jeunes, nous devions rester à la maison. Le lendemain, durant l'après-

midi, un prêtre est venu voir ma mère pour lui demander de se faire administrer l'extrême onction, qu'elle a acquiescé d'un signe de tête, trop faible pour parler. Ma mère était étendue dans son lit, aménagé près du mur, entourée du prêtre, qui était debout, de mon père, de mes trois frères, et deux grandes soeurs, qui étaient tous à genoux près de leur mère mourante. Il y avait aussi des amies de ma mère qui étaient venues la soutenir dans les derniers moments de sa vie, et priaient avec le prêtre. Après avoir embrassé notre mère une dernière fois, moi, mon grand frère Moïse et ma petite soeur Fernande, nous avons été envoyé monter à l'étage supérieur, probablement pour ne pas retenir ma mère à son départ, aujourd'hui, c'est ce que j'ai compris. Nous suivions les événements à travers les fentes du plancher.

Puis, ce que je me rappelle, nous étions au cimetière avec beaucoup de monde autour, venus probablement nous soutenir, le prêtre disait des prières, et les gens autour répondaient pour compléter sa prière. Ma petite soeur Fernande pleurait beaucoup et criait, son père la portait dans ses bras, elle ne voulait pas laisser sa mère. Moi, je ne comprenais pas ce qui se passait, on ne m'a rien expliqué. Et puis après, ce fut le retour à la maison. ma grande soeur essayait du mieux qu'elle peut pour nous encourager, elle avait les yeux rouges, elle avait beaucoup pleuré, c'était elle qui remplaçait notre mère, elle avait dix sept ans et était handicapée d'un bras. Notre mère avait laissé un vide énorme, mais la vie reprenait et continuait sa route.

2) Le départ, le déracinement

Ce que je me souviens par après, nous déménagions vers une nouvelle maison, c'était l'entente que ma mère avait demandée au prêtre et au chef du village sur son lit de mort. Nous étions heureux d'avoir une nouvelle demeure, à l'étage d'entrée principal, il y avait un grand espace pour poêle à bois pour cuisiner et des étagères le long du mur, ainsi que une pompe à eau manuelle sous les étagères. Il y avait une place pour la table principale, et il y avait deux chambres et une fenêtre à chaque

chambre sur la même étage. Plus à gauche à côté de la table, il y avait un escalier qui menait à l'étage supérieur, où il y avait trois chambres avec une fenêtre à chaque chambre. Mon père avait aménagé des lits pour chaque chambre. Jusque là, à ce que je me rappelle, nous étions une famille unie et nous étions heureux. Nous avions un chien, il s'appelait Bobby. Mon frère Wallace l'amenait souvent avec lui, lorsqu'il allait chasser dans la forêt proche de chez-nous pour tuer des perdrix, et vérifier ses collets. Il amenait souvent des lièvres à la maison, dans ce temps-là, c'était le moyen de subsistance.

Cette année-là, de bon heure le matin, c'était à la fin d'août, je me retrouve avec mon frère Moïse monter sur un autobus. Ma soeur Philomène est venue nous accompagner pour nous encourager. D'autres garçons et filles accompagnés de leurs parents, sont venus aussi monter dans l'autobus, nous étions plusieurs. Je ne savais pas où on s'en allait et ce qui se passait, je faisais juste suivre la file. On nous conduit à Baie-Comeau, tout les enfants à bord de l'autobus avaient du plaisir, et émerveillés, parce que tout était nouveau.

Plus tard, nous nous retrouvions sur un bateau. Moïse et moi, nous nous dirigions vers une cabine qui nous avait été assignée. Dans cette cabine, il y avait deux lits superposés, il y avait aussi un lavabo, une toilette. Sur le bateau, je pouvais me promener, et les personnes qui y travaillaient, nous avisaient de faire attention pour ne pas passer par dessus bord et tomber dans la mer. Un bruit sourd se fit entendre, et me fit sursauter. C'était la première fois que j'entendis ce genre de bruit, indiquant probablement, que c'était le départ. Le bateau s'éloigna du quai, et s'enligna vers le large, où il y avait des vagues sur la mer d'un bord et la terre ferme de l'autre côté. Plus le bateau s'éloigna de la terre ferme, plus les arbres devenaient de plus en plus petits. La vue sur la terre se rattacha, et les arbres n'étaient plus visibles. Mais, il y avait les vagues qui faisaient balancer le bateau. Lorsque de grosses vagues frappaient le bateau, elles pouvaient faire quancer le bateau d'un bord, et les ramener de l'autre bord. Nous avions de la misère à rester en équilibre. C'était nouveau